

ASIE

REPORTAGES

POINT CHAUD

RÉFUGIÉS & DÉPLACÉS

À la frontière birmane,
la vie clandestine

Enfants du Mékong
 www.enfantsdumekong.com
 5, rue de la Comète
 92600 Asnières-sur-Seine
 Tél. : 01 47 91 00 84

Fondateur René Pécharde (†)
 // **Directeur de la publication**
 Alain Deblock // **Rédacteur
 en chef** Antoine Besson //
Couverture À la frontière
 à Mae Sot © Antoine Besson
 // **Maquette** Florence
 Vandermarlière // **Fabrication /
 production** CLD - 33, avenue du
 Maine 75015 Paris // **Impression**
 Imprimerie de Champagne,
 Z.I. Les Franchises - 52200
 Langres // **I.S.S.N.** : 2497-
 3769 // Commission Paritaire
 n° 1126G80989 // **Dépôt
 légal** n° 910514 // **Tirage du
 n°224** : 20 800 exemplaires //
 Publication trimestrielle éditée par
 l'association *Enfants du Mékong*
 // **Président** Alain Deblock //
Présidents d'honneur Françoise
 Texier (†), François Foucart //
Directeur général Guillaume
 d'Aboville // **Abonnement** (1 an,
 4 numéros) : 12 €
 Ce numéro comporte un
 supplément « Bilan 2022 ».

Je m'abonne à *Asie Reportages*
 (12 € par an, 4 numéros).
 Je joins un chèque de 12 €
 (somme non défiscalisable)
 à l'ordre d' *Enfants du Mékong*.
 Nom :
 Prénom :
 Adresse :

 Code postal :
 Ville :

 Tél. :
 Mobile :
 Newsletter : oui non
 Courriel :



Édito

03

04



REGARDS SUR L'ASIE

Vietnam | **Mr Trang
 ou la conviction
 du cœur** 04

08



DOCUMENTS

Thaïlande | **Frontière,
 la vie
 clandestine** 08

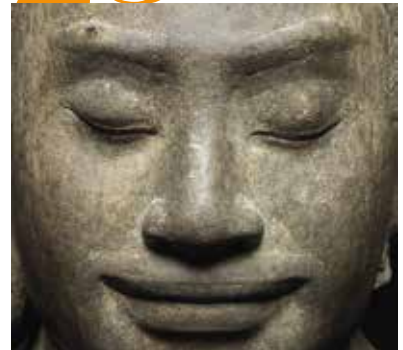
17



PENSER & AGIR ENSEMBLE

Grand témoin | **Arnaud
 Leveau** 17
 EdM sur le terrain | 20
 Délégations | 22

23



L'ASIE AUTREMENT

Thaïlande | **Carnet
 Chronique | Quand
 le roi soignait
 son peuple** 23
 L'histoire du soir | 24
 28



Édito *La réalité des mots*



« **E**n France particulièrement, les mots ont plus d'empire que les idées », écrivait autrefois Georges Sand. C'est peut-être encore vrai de nos jours, mais je ne crois pas hélas que ce soit une particularité très française. Prenez par exemple le mot « réfugié ». Étymologiquement ce mot vient du terme refuge. Le refuge c'est un abri et le réfugié c'est celui qui serait à l'abri. Vous découvrirez en lisant notre reportage (p. 8) dédié aux réfugiés birmanes condamnés à une vie clandestine en Thaïlande, qu'il n'en est rien.

Autre mot, cette fois lié au monde des idées : le terme d'enseignant. Là encore, le sens premier est aisé : l'enseignant est celui qui transmet le savoir. Mais à en croire monsieur Trang, un ancien professeur vietnamien à la retraite dont vous découvrirez le portrait dans ce magazine (p. 4), en matière de cœur et de courage, celui qui enseigne et édifie n'est pas toujours celui qu'on croit.

Enfin dernier mot peut-être de cette leçon de vocabulaire sans prétention : parrainage. Voilà un mot qui mérite un empire tant il est une réponse adaptée aujourd'hui à une multitude de besoins : nécessité de se donner, de s'investir, d'ouvrir ses horizons en France, nécessité d'un soutien moral pour persévérer à l'école pour certains enfants en Asie condamnés à survivre plus qu'à vivre, nécessité d'aide pour subvenir aux besoins de sa famille aussi. Le parrainage est une véritable planche de salut aujourd'hui dans un contexte extrêmement difficile que nous décrit Damien Verny (p. 20). Rendez-vous compte, nous recherchons aujourd'hui plus de 800 parrains pour soutenir des enfants ou des structures en grande difficulté. Alors au diable les mots, les empires et les idées, les seules réalités qui sauvent sont celles du cœur. Si vous êtes touchés par les histoires que vous lirez ici, n'hésitez pas à relayer nos appels, non pas pour nous, mais pour tous ces enfants qui comptent sur nous ! ■

Alain Deblock,
Président d'Enfants du Mékong



Monsieur Trang ou la conviction du cœur

On dit parfois que la valeur n'attend pas le nombre des années mais il semblerait qu'avec le temps et l'expérience, certains d'entre nous révèlent des trésors d'humanité. C'est le cas de monsieur Trang* qui, au centre du Vietnam, mène un combat acharné contre l'injustice et la pauvreté, entouré d'une armée de jeunes au cœur immense pour qui il est une source d'inspiration. Rencontre.

TEXTE ET PHOTOS: ANTOINE BESSON

Quand ils le nomment ou qu'ils s'adressent à lui, ceux qui le connaissent l'appellent toujours monsieur Trang. Ce *monsieur* systématiquement accolé à son nom est une marque de respect pour l'ancien professeur de français aujourd'hui à la retraite. Grand, l'œil pétillant de jeunesse, l'homme âgé s'avance d'un pas hésitant au milieu de la ville bruyante. Mais il ne faut pas se fier aux apparences : monsieur Trang n'a rien d'un vieux monsieur désœuvré. S'il hésite, c'est qu'il veut bien faire, qu'il veut être sûr de lui pour être le plus efficace possible.

À 77 ans, cet enseignant à la retraite court la ville à la rencontre d'une dizaine de jeunes à qui il a donné rendez-vous dans un café branché. Arrivés sur place, les étudiants l'accueillent avec le respect

1. Appliqué voire un peu scolaire, cet ancien professeur consigne toutes ses rencontres dans de petits cahiers.

2. M. Trang et sa femme devant leur maison traditionnelle héritée de la famille de M. Trang.

et la déférence dus à son âge. Mais au-delà des formules de politesse, on sent un véritable attachement et une admiration des plus jeunes pour cet homme, ses valeurs et l'exemple qu'il incarne pour eux. Tâm est une jeune étudiante en 6^e année de médecine. Issue d'une famille pauvre, elle bénéficie d'un parrainage pour continuer ses études. On pourrait croire que tout son temps libre est dédié ainsi aux études, aux stages et aux emplois qui lui permettent de subsister mais elle trouve encore le temps d'aider monsieur Trang régulièrement. «Avec lui j'acquiers de nouvelles





compétences. *Il m'a fait découvrir la rigueur dans le travail!* » s'exclame-t-elle enjouée comme si l'ancien professeur lui avait fait le plus beau des cadeaux.

UNE JEUNESSE ENTHOUSIASTE

Mais alors quelle est cette mystérieuse activité pour laquelle monsieur Trang mobilise ces étudiants et dont ils lui sont si reconnaissants ? *« Ici je suis chargé de coordonner les actions qui permettent à l'association Enfants du Mékong de parrainer des enfants au Vietnam et tous ces étudiants m'aident en allant visiter avec moi les villages, les responsables et les familles »,* explique le principal intéressé entouré de ses acolytes. Tâm renchérit : *« Je préfère de loin aider monsieur Trang plutôt que d'avoir davantage de temps libre. Grâce à lui, j'ai rencontré de nombreuses familles pauvres et je me suis rendu compte non seulement qu'il y avait des enfants plus malheureux que moi, mais qu'ils avaient beaucoup à m'apprendre. »* Tâm a rencontré dans un programme une petite fille dont le père est mort après

avoir contracté le Sida. Émue, elle souligne : *« Sa vie est extrêmement difficile mais elle reste courageuse et ne cesse de lutter pour vivre. Elle est une inspiration pour mon avenir! »* Au milieu du groupe un garçon s'exclame : *« Ce n'est peut-être pas un vrai travail, ce que nous faisons avec monsieur Trang, mais cela aide beaucoup de gens et ça a du sens*

parce que nous soutenons ainsi des enfants pour qu'ils aillent à l'école. C'est important d'aider les autres! » Au milieu de toute cette jeunesse enthousiaste, Monsieur Trang est aux anges. Sans doute se dit-il qu'il a réussi son pari : impliquer les étudiants dans les actions caritatives qu'il mène pour les *« éduquer à l'amour »* selon ses mots. *« Cela ouvre le cœur*

de ces jeunes de découvrir l'histoire des enfants que nous parrainons. Cela les éduque à l'amour et en particulier, celui des plus pauvres. »

Monsieur Trang vit aujourd'hui dans la maison qui l'a vu naître en 1946. Une vieille bâtisse de bois aux tuiles laquées dans la plus pure tradition vietnamienne. Fier de cet héritage, il se raconte volontiers

« Je préfère de loin aider monsieur Trang plutôt que d'avoir davantage de temps libre. »



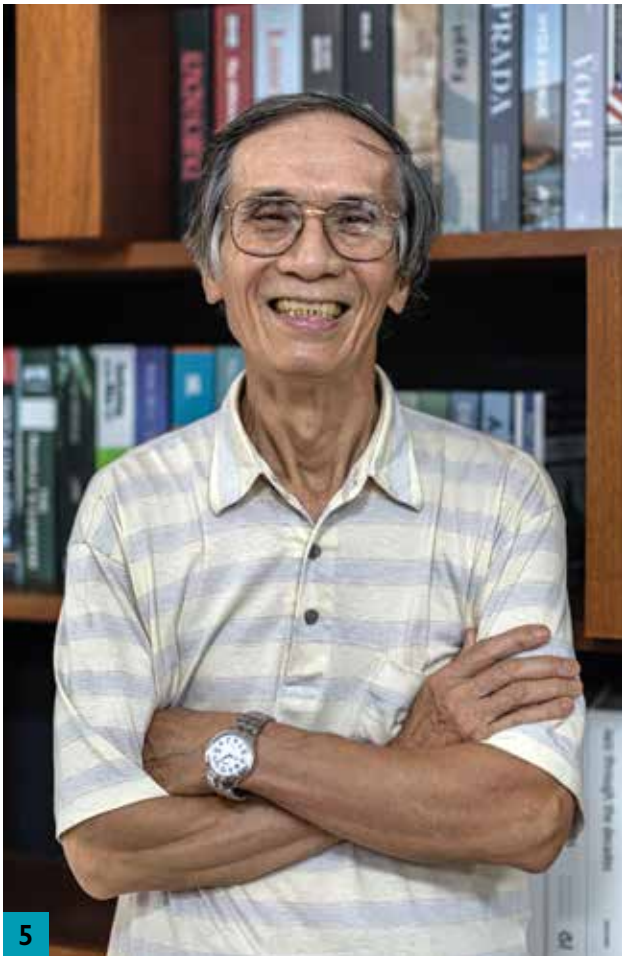
ainsi que sa famille : une famille de sept enfants, déchirée par les guerres. D'abord la guerre d'Indochine qui voit son père, ingénieur des ponts et chaussées, s'engager aux côtés du Vietminh dès les premières heures peu après sa naissance. À l'inverse, sa mère, fervente catholique, élève seule ses enfants dans un esprit anticommuniste. L'un des frères aînés de monsieur Trang deviendra ainsi officier dans l'armée du Vietnam du Sud et décèdera en se battant contre le camp de son père lors de la guerre du Vietnam qui oppose le Nord communiste à la république du Vietnam du Sud plutôt conservatrice. Diplômé de l'Université de Lettres de Saïgon, le jeune monsieur Trang est alors un idéaliste déchiré par son double héritage. «*J'étais fasciné par l'idéal des communistes : lutter et combattre pour les pauvres. Mais j'étais aussi à l'époque engagé dans un mouvement d'étudiants catholiques.*» Cette période d'hésitation ne durera pas et c'est l'histoire qui se chargera de convaincre définitivement monsieur Trang : le 30 avril 1975, Saïgon tombe aux mains des communistes et le jeune étudiant idéaliste devenu professeur de français découvre la réalité qui se cache derrière les idéaux. «*J'ai perdu mes illusions après la libération du Sud. Les communistes n'étaient pas les*

libérateurs que j'espérais. Ils ont tout pris et ne nous ont laissé que les inégalités et la pauvreté.»

UNE NOUVELLE MISSION

Cette déception pèsera lourd dans la vie de monsieur Trang qui restera toute sa vie un enseignant heureux de préparer les jeunes à leur avenir. Jamais cependant il ne réussira à devenir directeur ou à occuper un poste à responsabilités en raison de ses convictions anticommunistes. «*On m'a proposé d'entrer au parti car mon père était devenu haut fonctionnaire à Hanoï avant de décéder en 1963. Je n'ai pas hésité avant de refuser. Toute ma carrière, j'ai vu des incompetents monter dans la hiérarchie parce qu'ils avaient les bonnes allégeances.*» Abandonnant l'idée de faire carrière, monsieur Trang se concentre alors sur un autre idéal : «*J'ai vu que notre société vietnamienne moderne engendre beaucoup de pauvreté et de malheurs. Je me suis donné pour mission de les aider.*» Une mission qu'il partage avec sa femme avec qui, en 2007, quand ils prennent tous deux leur retraite, il décide de se mettre au service de l'association *Enfants du Mékong*.

«*J'ai un seul pouvoir, c'est celui de servir les plus pauvres*», confie l'homme frêle avec un sourire



5

radieux et une détermination à toute épreuve. Dans les tremblements de sa voix gronde la révolte. Monsieur Trang ne supporte pas l'injustice. *« Avec le temps, je me suis rendu compte que les œuvres humanitaires sont parfois très partiales et ne sélectionnent pas en fonction des critères de pauvreté mais entretiennent une forme de communautarisme : certains prêtres catholiques aident les familles catholiques, d'autres œuvres n'aident que certaines ethnies... Avec Enfants du Mékong, je veux que tous les enfants aient les mêmes chances pour aller à l'école »,* dit celui qui se souvient encore de l'émotion qui l'a étreint lors d'une récente visite. *« J'ai croisé la route, il y a quelque temps, d'une petite fille qui avait été abandonnée par son père et sa mère. Elle était incapable de sourire. J'ai fait en sorte qu'elle soit parrainée et je suis retourné la voir il y a peu. C'est devenu une petite fille ouverte et joyeuse qui aime profondément étudier. »* Les joies de monsieur Trang sont simples, ce sont celles de tous les enfants qu'il aide et c'est justement cette joie qu'il veut transmettre

« J'ai un seul pouvoir, c'est celui de servir les plus pauvres. »



6

3. La femme de M. Trang l'accompagne dans la plupart de ses visites. 4. Parrainée grâce à M. Trang, cette petite fille peut retourner à l'école. 5. Monsieur Trang. 6. Chez lui, M. Trang entretient la mémoire des ancêtres dont deux de ses frères, l'un prêtre et l'autre soldat tombé dans la guerre contre le Viet Cong.

à ces étudiants qui l'aident et l'entourent. Il a un seul regret : *« Le problème des étudiants, c'est qu'ils finissent par me quitter »,* glisse avec une pointe de mélancolie cet homme pourtant si fier du parcours de ses protégés. Comme cette jeune fille qui a perdu son père, sa mère et son petit frère dans une explosion alors qu'ils ramassaient le fer des munitions abandonnées après la guerre. *« Elle vivait dans une maison très pauvre, souffle le responsable qu'on sent atteint dans sa chair par le destin de cette enfant, pourtant elle a tenu bon et est même allée à l'université. Elle a fait partie de ces étudiants qui m'aident à visiter les programmes et aujourd'hui elle est diplômée en marketing et en économie. »*

On ne peut imaginer plus grande fierté chez monsieur Trang qui, dans l'obscurité de sa vieille maison de bois, écrit sur son cahier cette histoire qui viendra s'ajouter à

toutes celles qu'il a déjà consignées et tant d'autres qui restent à écrire. *« Vous savez quand j'étais professeur, je ne pensais pas qu'un enfant pouvait réussir à entrer à l'université sans des cours supplémentaires, mais la volonté de ces enfants dont je m'occupe depuis que je suis à la retraite m'a prouvé le contraire ! »* Ce qui montre bien que même un professeur à retraite peut encore apprendre du courage des plus petits. ■

*Les noms des personnes et des lieux ont été modifiés pour garantir la sécurité des témoins.

En Thaïlande, la nouvelle politique antimigratoire a jeté le trouble sur la zone frontalière avec la Birmanie. Là où les échanges étaient courants et acceptés de tous, la guerre civile a rebattu les cartes. Face à l'horreur des persécutions et des bombardements côté birman, la vie cède la place à la survie.

TEXTE ET PHOTOS : ANTOINE BESSON

Dans un village de la région de Phuket, la forêt est une ressource indispensable à la survie des migrants birmans.

Thaïlande



Frontière, la vie clandestine



Depuis les berges, un tableau envoûtant de vie et de quiétude se dessine loin des représentations traditionnelles que l'on se fait d'une frontière. Dans la province de Tak, la rivière Moei est un cours d'eau paisible frayant son chemin vers le bassin de la Salouen au nord, où elle se jette dans le fleuve, scindant au hasard de ses flots les terres et les peuples de Birmanie et de Thaïlande. Quelques femmes au visage marqué au tanaka, ce cosmétique typiquement birman, bassines juchées sur la tête, transportent la lessive du jour. Des hommes pêchent un peu plus loin tandis que des enfants se baignent ou tentent d'attraper quelques crustacés. Dans les rayons du couchant, des barques glissent sur l'eau et les rires des enfants résonnent derrière les barbelés. On en oublierait que ces scènes

de la vie quotidienne se déroulent sur une frontière où patrouillent des militaires armés et qu'à quelques encablures, la guerre assassine des milliers d'innocents.

Côté thaï, dans un petit village non loin de la frontière, Kabi, 42 ans, est installé devant quelques maisons de bois. Le soleil d'avril darde ses rayons brûlants sur les tôles des toits. Originaire de Patheingyi près de l'Irrawaddy, Kabi est arrivé en Thaïlande il y a 5 ans, avant la guerre. «*La liberté, le travail, la vie : tout est mieux ici!*». Père de deux enfants, chef d'une petite communauté birmane d'une trentaine de familles, il loue sa force comme journalier mais regarde l'avenir avec inquiétude. Il a reçu récemment des nouvelles de son village : «*Les militaires ont envahi les lieux et forcent les hommes à s'engager. Ceux qui refusent de devenir soldats ont fui et sont*

1. À quelques mètres du pont de l'Amitié Birmano-Thaïlandaise dans la ville de Mae Sot, l'un des rares postes de frontière terrestre qui demeurent ouverts entre la Birmanie et la Thaïlande, des enfants birmans jouent et attendent derrière les barbelés de la frontière.



2

2. Plus au nord, les berges de la rivière Moei sont plus sauvages et les passages clandestins, plus faciles.

en route pour la Thaïlande.» Kabi sait qu'il va falloir faire face à une nouvelle vague de migrants clandestins et trouver une place pour chacun de ces frères de désespoir, leur trouver un emploi et, pour les enfants, une place à l'école.

LA FRONTIÈRE : REFUGE NATUREL

Depuis le 1^{er} février 2021, la Birmanie connaît une guerre civile sans précédent, conséquence du refus de la grande majorité du peuple d'approuver le coup d'État perpétré par l'armée à la suite d'élections législatives dont le résultat lui était particulièrement défavorable. D'abord pacifique, la contestation s'est muée en une guérilla à laquelle participent autant les milices ethniques que des groupes de citoyens armés autoproclamés «*Forces de défense du peuple*». Face à cette résistance inédite, l'armée de métier, mise en difficulté au sol, dépend de plus en plus de sa suprématie aérienne. En 2022, elle aurait eu recours plus de 670 fois à des bombardements, contre 70 en 2021, ciblant parfois délibérément des villages, des concerts ou même des écoles. En Birmanie, la mort vient du ciel sans distinction entre les combattants et les civils. Déjà plus d'un million quatre cent mille déplacés intérieurs et réfugiés qui fuient les massacres ont été recensés.

«*La frontière thaïlandaise est un refuge naturel pour nous, elle est beaucoup plus*



3

simple à traverser que la frontière avec le Bangladesh», confie Kabi. Surtout, la Thaïlande est historiquement une terre d'asile pour les réfugiés birmans et en particulier les Karens dont l'État borde le pays du sourire. Sur la frontière, treize camps dont la population totale avoisine les 100 000 personnes témoignent de ce passé commun. Sur la route d'Umphiang, la montagne sent la terre et la sève chaude. Des effluves de jasmin sauvages se mêlent à l'odeur âcre de la fumée des brûlis. Umphiang est l'un de ces camps de réfugiés. Des militaires thaïlandais y gardent les accès à la route, et la vie de ceux qui ont fui la

3. La frontière commune entre la Birmanie et la Thaïlande court sur toute la hauteur du pays. Dans le Sud, dans la région de Phuket, de nombreux migrants clandestins sont en quête de travail. Leurs conditions de vie sont souvent précaires comme cette maison construite sur une décharge.

guerre ou la misère il y a 30 ans est partagée entre l'enfermement oisif ou le travail dans les champs pendant la haute saison, lorsqu'ils obtiennent une rare dérogation. Embauchés dans les plantations fertiles des alentours, ils travaillent cette terre qui ne sera jamais la leur. En Thaïlande, les réfugiés sans carte de séjour ne peuvent ni étudier dans les écoles thaïes, ni voyager dans le pays. *« Dans les camps, les réfugiés sont déshumanisés parce qu'on leur retire tout ce qui fait d'eux des hommes : leur liberté de mouvement, de travail, de décider par eux-mêmes. Les camps ne font que repousser les problèmes des réfugiés,*

seule l'éducation est une solution à long terme », explique Lah Shee, directrice de programme de l'association *Burmese Migrant Workers' Education Committee* (BMWEC). Dans la crise actuelle, ces camps d'un autre âge n'accueillent plus de nouveaux réfugiés et, depuis le coup d'État de 2014, le gouvernement issu des rangs de l'armée en Thaïlande tente de mettre en place une nouvelle politique de contrôle drastique des migrations.

« Tous les soirs, nous entendons les échos des bombardements et des combats. »

DE PLUS EN PLUS D'ENFANTS

À quelques kilomètres du camp, à Pawai, dans un village clandestin de deux cents âmes, majoritairement peuplé d'enfants, les nouveaux migrants arrivent en masse. Les camps étant fermés, l'immigration clandestine en dehors de toute structure est la nouvelle norme pour échapper à la guerre civile. Profitant du contexte sanitaire mondial, les autorités thaïlandaises

ont interdit l'accueil de réfugiés autre que temporaire. L'armée patrouille ainsi le long des frontières, intercepte et confine les populations qui la traversent. Autorisées à se mettre à l'abri pour quelques heures ou quelques jours, les

familles sont renvoyées dès que les tirs ou les bombardements cessent. Il faut donc redoubler de ruse et de discrétion et éviter les mouvements de foule pour trouver refuge en Thaïlande.

To Mei est l'un de ces réfugiés clandestins installés dans le village de Pawai. Il regarde tristement la horde de frimousses souillées passer devant lui. *« Cela fait plusieurs jours que nous n'avons plus d'eau pour nous laver »,* lance-t-il laconique. Au plus

4. Originaire de Patheingyi près de l'Irrawaddy, Kabi est chef d'une petite communauté de migrants. Il prépare activement dans son village l'arrivée de nouvelles familles qui fuient la guerre.





5



6

5. La plupart des enfants qui fuient la guerre ne sont pas accueillis dans les écoles thaïlandaises.

6. Kyaw Kwy Sue (à gauche) a fui son village. Il refuse de devenir enfant-soldat car il ne veut pas tuer. En Thaïlande, il a été recueilli par Eh Thoo (au centre).

fort de la saison chaude, ces lieux de vie improvisés par une population clandestine doivent faire face à des enjeux sanitaires complexes et à un afflux constant de nouveaux réfugiés.

Parmi eux, de plus en plus d'enfants. C'est le réflexe de beaucoup de parents tentés de les mettre en sécurité tandis qu'ils restent au village pour travailler la terre ou se battre contre l'armée. « *C'est aussi un choix délibéré pour l'éducation*, ajoute un professeur de la région qui préfère garder l'anonymat. *Les écoles thaïes ont un niveau réputé en Birmanie sans compter que depuis le coup d'État, le système*

scolaire birman s'est complètement effondré et de nombreux professeurs et parents d'élèves désertent le système officiel en signe de contestation. » On estime que 40 % de la population en âge d'aller à l'école serait déscolarisée en Birmanie. De l'autre côté de la frontière, la situation n'est pas meilleure : « *Il y a de nouvelles règles non officielles qui circulent dans la province de Tak : les directeurs d'écoles thaïes sont incités à ne pas prendre d'élèves sans papiers ou à limiter leur nombre dans les classes. Mais il faut reconnaître que la plupart des Thaïlandais sont sensibles au destin des réfugiés, en particulier des enfants. Ils aident à condition que cela ne se sache pas !* »

UNE DIASPORA MOBILISÉE

Face aux besoins, un autre type d'école s'est créé : les *learning center*, structures qui reposent la plupart du temps sur la volonté d'un ou plusieurs professeurs de ne pas laisser les enfants migrants sans instruction. Ces petites écoles de tailles très variables assurent les bases d'une scolarité birmane. Si Li Taune accueille 126 élèves dans une école aménagée dans une maison rudimentaire. À 35 ans, cette jeune femme a repris le flambeau d'un projet créé par son père : « *L'essentiel est d'assurer la continuité scolaire pour éviter que ces années ne soient des années perdues* ». D'autres structures plus importantes soutenues par des institutions et des associations financées par la diaspora birmane existent comme la fondation Hsa Thoo Lei qui accueille à Mae Sot plus de 1000 élèves migrants dont 84 sont logés en pensionnat.

Kyaw Kwy Sue a 16 ans et un visage poupon encore marqué par les rondeurs de l'enfance. Pourtant son histoire est celle de centaines d'enfants que la guerre pousse trop vite sur les sentiers de la vie d'adulte. Kyaw Kwy Sue a fui son village d'origine où la milice ethnique voulait le recruter de force pour être un enfant soldat : « *Je ne veux pas devenir soldat car je ne veux pas tuer* », explique-t-il. Avec quatre autres jeunes de son village, il est venu chercher l'anonymat et la sécurité en Thaïlande mais n'a pas trouvé de place dans un pensionnat. C'est finalement une ancienne réfugiée birmane aujourd'hui naturalisée thaïlandaise qui l'a recueilli : Eh Thoo.

Eh Thoo, c'est le symbole même de l'incroyable solidarité qui unit les réfugiés birmanis et des ressources insoupçonnées dont ils peuvent faire preuve pour s'entraider. Maman de substitution pour 52 enfants isolés sans présence légale sur le territoire thaïlandais, cette enseignante explique son dévouement incroyable par son histoire personnelle : *«Je viens de nulle part, d'aucun village car ma mère qui m'a élevée seule n'a jamais cessé de se déplacer pour fuir les combats.*

Alors je comprends la détresse de ces enfants!»

Des larmes coulent sur le visage avenant de cette

femme discrète à l'évocation de ces souvenirs d'enfance. Entièrement dévouée à la cause des enfants dont elle prend soin, elle justifie son courage et sa détermination par une simple phrase qui sonne comme une devise pour celle qui a déjà trop côtoyé la mort : *«La vie est trop courte!»*

UN DIRECTEUR PAS COMME LES AUTRES

On pourrait croire qu'une personnalité comme Eh Thoo n'est pas courante. De fait, ces profils ne cherchent pas à attirer sur eux la lumière des projecteurs. Pourtant ils sont nombreux en ces temps de crise à tenter de venir au secours des enfants victimes de cette guerre injuste. Ainsi Di Thoo, homme robuste de 45 ans, remonte la rivière Moei pour rejoindre son école créée en 2018 en Birmanie. Fils d'un père issu de l'ethnie Mon, immigré pendant six ans aux États-Unis, il revient en Birmanie parce qu'il ne se fait pas à la vie en ville : *«Ici la vie est*

plus facile et de bien meilleure qualité». Rapidement, il découvre que trop d'enfants sans éducation traînent dans les villages et la jungle. Il ouvre alors une école qui accueille aujourd'hui 207 écoliers à 20 kilomètres de la frontière, au nord de l'État Karen. L'objectif était de créer des formations professionnelles mais la guerre a tout bouleversé : *«Tous les soirs, nous entendons les échos des bombardements et des combats. Il y a un mois, une bombe est tombée près de l'école.»*

Les élèves viennent de la jungle entière où les villages détruits sont nom-

breux, comme Naw Nie Nie Hoo, 17 ans, dont le village a été bombardé et transformé en base arrière de l'armée à plus de 200 kilomètres de là. Le dernier projet de Di Thoo pour mettre ces enfants à l'abri a été d'acheter un terrain de l'autre côté de la frontière, en Thaïlande cette fois-ci, pour donner aux écoliers un lieu de repli en cas de bombardement. *«Aujourd'hui, ma priorité c'est la sécurité, sauver la vie de ces enfants et préparer leur avenir grâce à l'éducation. La nourriture vient après, c'est une question de survie!»*

La survie, c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui pour les milliers de réfugiés clandestins en Thaïlande. Partout, les visages se ferment à la seule évocation de l'avenir. La guerre et l'horreur sont trop proches pour qu'un futur soit réellement envisageable. Dans ce contexte désespéré, quelques braves osent malgré tout brandir l'école et le savoir comme seuls porteurs d'espoir. ■

COMMENT AIDER ?

Il y a plus de 10 ans, une école de migrant a été fondée à Bwe K'lar, petit village à 15 minutes de Mae Sot. Mais depuis la Covid et la guerre, elle fait face à un important afflux d'enfants. Conçu pour en recevoir une cinquantaine, l'internat en accueille aujourd'hui plus de cent, âgés de 5 à 16 ans. Sans papiers, fuyant l'embrigadement, les bombes ou une famille déchirée, ces jeunes s'accrochent à l'école pour avoir un avenir et une communauté dans laquelle s'insérer. Vous pouvez parrainer cette école ou directement des familles, dans le programme créé par Naw Paw, une jeune femme Karen impliquée dans l'aide humanitaire des familles isolées de la zone de Mae Salit et de Mae Sot.

Contact : Marion Bernard, chargée de pays Thaïlande & Laos
(mbernard@enfantsdumekong.com)

Cette jeune Karen est accueillie dans un *learning center*. Des ressources essentielles pour permettre aux enfants migrants de continuer leur scolarité.

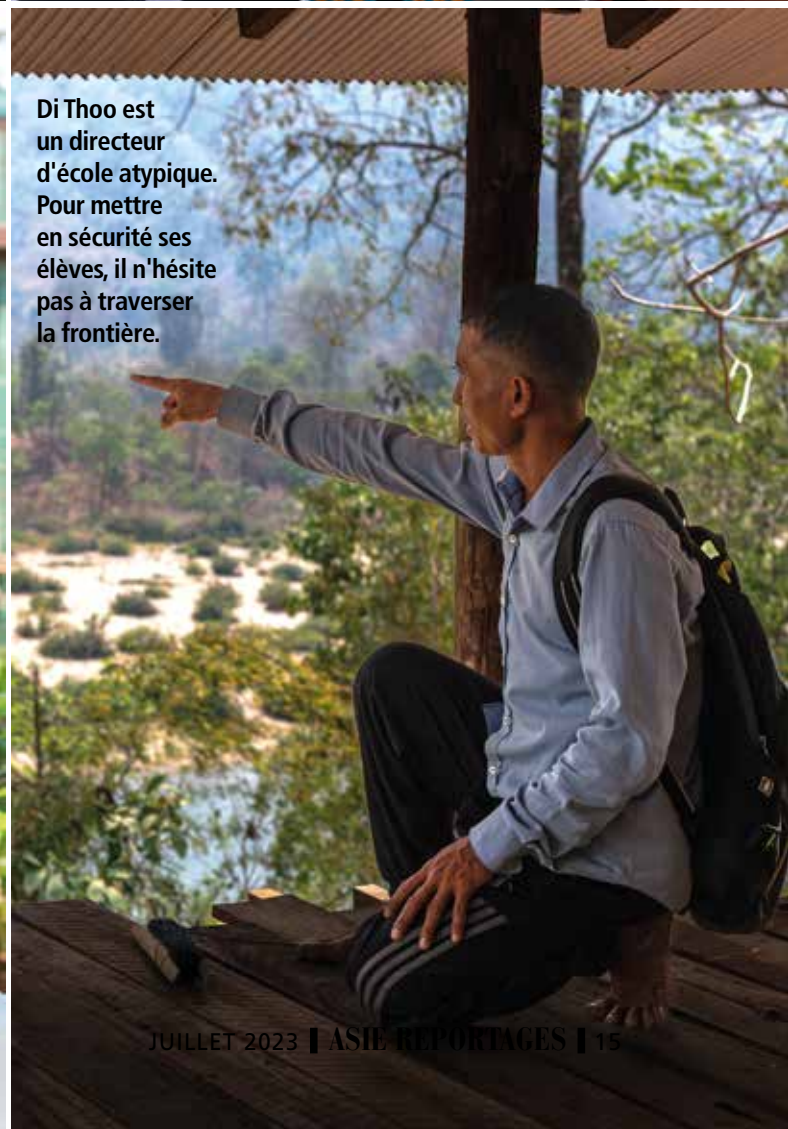


En quelques années, les *learning center* ont dû faire face à une multiplication des demandes de prise en charge suite à la guerre civile.

Certains enfants sont également accueillis par d'anciens réfugiés dont la solidarité est immense en cette période de crise.



Di Thoo est un directeur d'école atypique. Pour mettre en sécurité ses élèves, il n'hésite pas à traverser la frontière.



L'ÉCOLE N'EST PAS SEULEMENT UNE CHANCE...

... C'EST AUSSI
UN MOYEN DE
SAUVER DES VIES.

Les enfants sont les premières victimes de la guerre en Birmanie. Ils n'ont plus d'école, plus de village et parfois trouvent refuge en Thaïlande. Le parrainage finance des structures qui les aident à construire leur avenir grâce à l'instruction.



5 rue de la comète 92600 Asnières
www.enfantsdumekong.com
01 47 91 00 84



Parrainez un enfant sur
parrainage.enfantsdumekong.com



Démocratie : l'incertitude thaïlandaise

Lors des élections législatives du 14 mai dernier, les deux principaux partis d'opposition prodémocratie en Thaïlande, le *Move Forward* (« Aller de l'avant ») de Pita Limjaroenrat et le *Pheu Thai* du clan Shinawatra, ont infligé une sévère défaite au gouvernement sortant de l'ancien général Chan-o-cha soutenu par l'armée. Malgré ces résultats conformes à une longue tradition de votes progressistes et prodémocratie en Thaïlande, rien ne semble véritablement évoluer au sein des institutions où les conservateurs réussissent à se maintenir au pouvoir. Décryptage avec le docteur en Sciences politique **Arnaud Leveau**, spécialiste des relations internationales en Asie, membre du comité d'orientation de l'Asia Centre et enseignant à l'université Paris-Dauphine.

PROPOS RECUEILLIS PAR ANTOINE BESSON

Les Thaïlandais ont voté en mai dernier pour renouveler la chambre des députés et donc le gouvernement mais, en ce mois de juillet, rien n'a changé malgré une victoire importante de l'opposition. Pouvez-vous nous expliquer le processus politique à l'œuvre ?

Nous avons connu par le passé des élections thaïlandaises où les résultats étaient rapidement confirmés et où le parti arrivé en tête pouvait constituer un gouvernement dans un intervalle relativement court. Ce n'est plus le cas. La constitution de 2017, adoptée par référendum après le coup

d'État militaire de 2014, rallonge considérablement les échéances. Les élections législatives se sont tenues le 14 mai. La commission électorale avait jusqu'au 13 juillet pour proclamer les résultats définitifs de l'élection, soit un délai de deux mois sachant que la première session du nouveau parlement est censée se tenir le 28 juillet.

Durant toute cette période les différents partis ayant remporté des sièges au parlement négocient leur participation ou non à un futur gouvernement de coalition. Plus la durée des négociations est longue plus la perception de ces dernières dans l'opinion

publique est négative. Cela peut donner l'impression de calculs d'apothicaires, de petits arrangements entre amis (ou non) et de compromis plus ou moins honorables. Plus important encore, cela laisse également le temps aux perdants – dans le cas présent les partis conservateurs ou pro-militaires – de lancer des actions judiciaires visant à remettre en cause le résultat de l'élection ou tout au moins d'empêcher le parti arrivé en tête de diriger le futur gouvernement. Des actions sont d'ores et déjà en cours pour tenter d'empêcher Pita Limjaroenrat, le chef du *Move Forward* de devenir Premier Ministre.

Pourquoi est-ce si compliqué ?

Le Premier ministre doit être désigné par la majorité d'un parlement composé des 500 députés élus et des 250 sénateurs nommés par l'armée, soit 750 parlementaires. Par conséquent il faut 376 sièges pour obtenir la majorité bien que seulement 500 sièges soient ouverts au vote. Avec 151 sièges, le *Move Forward*, malgré sa victoire, est loin du compte même si certains sénateurs (naturellement conservateurs) peuvent basculer dans le camp réformateur. À ce jour, le *Move Forward* est à la tête d'une coalition réunissant sept autres partis, dont le *Pheu Thai* soutenu par le clan Shinawatra. Cette coalition

rassemble 313 sièges, ce qui n'est pas suffisant pour créer un gouvernement.

Le *Bhumjaithai*, un parti sans véritable base idéologique mais habitué à faire basculer les majorités d'un côté ou de l'autre, pourrait avec ses 71 sièges une fois encore être la clef de ces élections.

Plusieurs scénarios sont donc toujours sur la table dont celui d'une coalition alternative menée par le *Pheu Thai* avec le soutien de certains partis pro-militaires et conservateurs. Par le passé, les Thaïlandais nous ont souvent habitué à trouver des solutions originales et peu ou pas anticipées par les principaux observateurs étrangers. Il ne serait donc pas étonnant que la composition du prochain gouvernement soit assez éloignée de ce que le résultat des urnes aurait pu laisser présager.

Ce résultat est assez progressiste, comme souvent lors des élections thaïlandaises, pourtant les conservateurs parviennent toujours à se maintenir au pouvoir.

Depuis une vingtaine d'année, ce sont les partis que l'on pourrait considérer comme réformateurs et pro-démocratie qui remportent systématiquement les élections. Dans les faits, c'est surtout le *Pheu Thai* de Thaksin Shinawatra qui, sous des noms différents après qu'il a été dissous à deux reprises, était aux manettes. Ce parti qui au départ a été soutenu par les élites traditionnelles et le milieu conservateur a, au final, un peu trop bousculé l'ordre établi. Thaksin a été renversé par un coup d'État militaire en septembre 2006. Cela n'a pas empêché son parti de remporter chacune des élections depuis. Son beau-frère et sa sœur ont même été nommés Premier ministre.

Cette dernière a également été renversée par le dernier coup d'État militaire en date, en mai 2014, orchestré par Prayut Chan-o-cha, l'actuel Premier ministre. Depuis 1932, la Thaïlande a connu dix-neuf coups d'État militaires dont treize réussis, et ce sans parler de ce que l'on pourrait considérer comme des coups d'État judiciaires, comme en 2008 avec la dissolution du *People Power Party* alors

en partie pour empêcher un parti de gouverner seul. On peut donc remporter une élection et se retrouver sur la touche au moment de la constitution du gouvernement. Même si les élections avaient été remportées par un des partis pro-militaire, ce dernier aurait été contraint de trouver des partenaires pour constituer un gouvernement de coalition. Tous les scénarios sont possibles, mais l'armée

« Rappelons-nous que la Thaïlande est le seul pays du Sud-Est à ne pas avoir été colonisé. »

au pouvoir. Au total le pays a promulgué vingt constitutions. La durée de vie d'une constitution est d'environ quatre ans et demi, soit presque la durée d'un mandat électoral classique dans nos vieilles démocraties européennes. Pour simplifier on pourrait dire que le cycle politique habituel en Thaïlande est : coup d'État, constitution provisoire, constitution permanente, amnistie, élection, blocage politique/institutionnel ou mouvement social, coup d'État. Nous sommes aujourd'hui dans une phase presque simultanée entre « élection » et « blocage ». Cette fois-ci le déblocage ne viendra pas nécessairement d'un coup d'État militaire. Il pourrait être le fruit d'un retournement d'alliance entre partis ou d'une action en justice.

Quel est le rôle des militaires à l'origine de la constitution actuelle ?

En Thaïlande il y a une différence entre « remporter les élections » et « gouverner ». Cette constitution a été rédigée

veillera, quoiqu'il adviene, à ce que le prochain gouvernement ne pousse pas trop loin les réformes institutionnelles, notamment celles visant à réduire son poids politique voire à redéfinir le rôle de la monarchie dans le pays. Ce sont là deux points non négociables pour les élites conservatrices que l'on retrouve dans l'armée mais pas uniquement. Elles sont aussi influentes au sein de l'administration et du pouvoir judiciaire.

Où se situe la place du roi dans cet échiquier politique complexe ?

Rappelons-nous que la Thaïlande est le seul pays d'Asie du Sud-Est à ne pas avoir été colonisé par une puissance occidentale et que le pays n'a pas connu de véritable révolution. Il n'y a donc pas eu de rupture brutale entre la fondation de la dynastie Chakri à la fin du XVIII^e siècle et aujourd'hui. À bien des égards les Thaïlandais vivent encore avec des représentations mentales issues d'un autre temps. C'est souvent surprenant pour



© Antoine Besson

les observateurs étrangers que nous sommes. Cela explique en partie l'attachement de la plupart des Thaïlandais à l'institution monarchique et l'âpreté des débats lorsque certains semblent vouloir reformer cette dernière. Depuis 1932, la Thaïlande est une monarchie constitutionnelle dans laquelle le roi est chef de l'État et des forces armées, bouddhiste et protecteur des religions. Le prédécesseur du roi actuel a régné pendant plus de soixante-dix ans. Il a réussi sous son règne à restaurer une autorité monarchique qui était pourtant vacillante lorsqu'il est monté sur le trône en 1946. Son aura était telle qu'il a été vénéré comme un souverain semi-divin. Son portrait reste d'ailleurs omniprésent en Thaïlande. Rama X, le roi actuel, bien que nettement moins populaire, bénéficie en partie

du respect imposé à l'institution par son père. L'article 112 de l'actuelle constitution protège la monarchie de toute expression défavorable. Cet article a été abondamment utilisé par les forces conservatrices pour tenter de faire taire, sans grand succès, toute opinion critique. La volonté affichée par le *Move Forward* de revoir cette législation, mais aussi limiter l'influence de l'armée dans la société, provoque un fort rejet dans les milieux conservateurs et traditionnalistes. Cela restreint sa capacité à trouver des alliés pour former un gouvernement.

Quelles sont les perspectives dans le conflit Birman d'un point de vue géostratégique si une réelle alternance politique se met en place en Thaïlande ?

Si le *Move Forward* arrive à constituer un gouvernement

solide qui réussit à se maintenir au pouvoir, nous pourrions assister à un virage important. En matière de politique étrangère le programme du parti s'appuie sur trois « R » : relancer, rééquilibrer et recalibrer. L'objectif affiché est de renforcer la coopération internationale et de promouvoir les Droits de l'Homme. Pita Limjaroenrat a déclaré qu'il s'engagerait à faire en sorte que la Thaïlande aborde la question birmane sur de « bons » principes notamment en mettant fin au refoulement à la frontière et en accueillant plus largement les réfugiés birmans. Il souhaite également mettre en place des sanctions sévères à l'encontre de la junte birmane. Ce serait un vrai tournant aussi bien pour la Thaïlande que pour l'ASEAN.

Faut-il s'attendre à un sursaut social ?

Les Thaïlandais attendent beaucoup de leur gouvernement. C'est un des acquis de la période « Thaksin ». Peu importe qui prendra les commandes du gouvernement dans les semaines qui viennent, celui-ci aura affaire à une forte pression de l'opinion publique, notamment sur les questions économiques et sociales. Depuis un certain nombre d'années la croissance thaïlandaise n'est pas aussi florissante que celle de ses principaux voisins. Cela peut être considéré comme le signe d'une certaine maturité économique mais les enjeux en termes de redistribution, d'innovation et de compétitivité restent importants d'autant plus que le pays est confronté à un vieillissement rapide de sa population. On peut donc s'attendre à de nouveaux mouvements sociaux qui seront d'autant plus forts que la situation institutionnelle ne sera pas réglée. ■

Nos foyers

AUX PHILIPPINES

Sur l'île de Luzon, dans la municipalité de Doña Remedios Trinidad, le programme Galilée Home a ouvert en 2023 pour aider ce foyer à soutenir les enfants et les adolescents abandonnés par leurs parents. Ce centre accueille en priorité des enfants au passé difficile (victimes de violences sexuelles, personnalité très agressives, voleurs, etc). En plus d'apporter un soutien financier dans leurs études, le projet consiste à soutenir ces jeunes dans leur développement personnel, afin de les aider à grandir et à devenir des hommes et des femmes dotés d'une forte personnalité morale. **Nous recherchons actuellement 15 parrains.**

AU VIETNAM

Dans la province du Dak Lak où vivent de nombreuses minorités ethniques telles que les Ê Dê, les Nung, les H'Mông, les Jarai, les Sedang ou les Thai, le foyer de Chi Lang accueille les enfants les plus pauvres de ces ethnies. Peu scolarisés, ils sont loin des écoles et n'ont pas les moyens de payer leur frais de scolarité. Ce foyer est donc un soutien nécessaire dans cette région où l'éducation est rarement la priorité des parents obligés de se battre pour subsister. **Nous recherchons actuellement 10 parrains.**

Sur le terrain

Asie du Sud-Est



PARRAINS WANTED!

© DR

Les appels du terrain ne cessent d'arriver. Depuis la crise mondiale de la Covid, la vulnérabilité des plus pauvres est une évidence en Asie. Parmi les plus exposés, les enfants sont la priorité des équipes d'*Enfants du Mékong*. Face à une recrudescence inédite des besoins de parrainage en Asie du Sud-Est, Damien Verny, directeur du service Asie, propose quelques clefs pour comprendre le contexte actuel.

Quelle est la situation actuelle ?

Après la crise sanitaire, notre priorité a été d'aller visiter les familles que nous soutenons. Le constat est sans appel : de nombreux enfants sont en situation de décrochage scolaire. C'est le cas au Laos cette année mais ce fut aussi celui de la Thaïlande et des Philippines l'an dernier, ce qui a mis en valeur un élément capital : le parrainage offre non seulement une aide financière mais également un soutien moral essentiel face

à l'instabilité que connaissent les enfants et les écoliers. Plus les enfants sont accompagnés dans la durée et plus leur parcours scolaire est valorisé à leurs yeux, moins il y a de risque qu'ils abandonnent l'école. Nous l'avons constaté : les enfants parrainés décrochent moins facilement que les autres, ce qui, aux Philippines, nous a incités à privilégier les demandes de prise en charge d'enfants plus jeunes pour les encourager dès leurs débuts à l'école.

Autre conséquence de la crise sanitaire, la résurgence des abus commis sur les enfants à commencer par les abus sexuels ou les violences dans le cadre familial : une misère sociale et humaine terrible. On le constate notamment aux Philippines où nous avons été interpellés par des organisations pour les aider à prendre en charge et accompagner les enfants victimes de tels abus dans un chemin de reconstruction. Nous soutenons ainsi grâce au parrainage des jeunes de 11 à 22 ans, placés par les affaires sociales, qui bénéficient ainsi de lieux sûrs où ils peuvent être accompagnés sur le plan humain et psychologique.

Pour les autres pays, comment cela se passe-t-il ?

Au Vietnam, nous avons constaté que les jeunes présents dans des foyers ou des centres scolaires étaient davantage à l'abri des problèmes de la crise sanitaire et du décrochage scolaire. Mais ces structures ont un coût non négligeable. Nous avons donc été appelés à soutenir des initiatives locales pour renforcer la présence de ces structures essentielles à la scolarisation des plus précaires. Les enfants y sont ainsi totalement pris en charge et les familles sont moins tentées de les rappeler pour travailler dans les champs dès les premières difficultés économiques.

Ce besoin n'est pas nouveau.

La nouveauté, c'est la preuve apportée par le Covid que ces structures protègent les enfants accompagnés du risque de décrochage scolaire. L'autre point essentiel en accord avec la philosophie d'*Enfants du Mékong*, c'est que ce sont des initiatives sur lesquelles nous sommes appelés : en aucun cas nous ne créons ce besoin. Il existe avant nous et nous ne faisons qu'y répondre.

Ces foyers s'adressent à une population particulière au Vietnam ?

Les enfants des ethnies minoritaires quittent fréquemment l'école avant la 3^{ème}. L'idée, avec cet accompagnement spécifique, est de les encourager à aller jusqu'au baccalauréat. Il faut se rendre compte que 90 % des parents de nos filleuls dans ces zones ne savent ni lire, ni écrire. Ils n'ont, pour la plupart, pas dépassé la fin du primaire. L'objectif est donc de mettre en place un cercle vertueux en faisant en sorte que 100 % de nos filleuls achèvent leur scolarité pour empêcher l'histoire de se répéter. Si ces enfants vont au moins jusqu'en terminale, ils pousseront à leur tour leurs enfants à aller au-delà.

D'autres besoins se manifestent-ils aujourd'hui ?

La Thaïlande est le 3^{ème} pays dans lequel les demandes de parrainages ont particulièrement augmenté ces derniers temps. Ce sont des demandes pour des réfugiés de guerre et des migrants économiques, conséquence directe de la guerre civile actuelle en Birmanie. Là encore, cela concerne essentiellement des minorités ethniques : Karen, Lawa, Lisu... Ils traversent illégalement les frontières et ne peuvent donc pas prétendre à une place dans les écoles thaïlandaise. Ils ne peuvent pas non plus retourner dans leur pays où leur vie est menacée. Ainsi dépendent-ils d'acteurs sociaux locaux qui montent pour eux des écoles informelles.

Qu'évoque pour vous cette évolution inédite des besoins ?

Qu'il s'agisse des ethnies minoritaires au Vietnam, des jeunes décrocheurs aux Philippines ou des réfugiés de guerre birmans en Thaïlande, le parrainage apparaît dans ce contexte comme un lien essentiel pour ces familles. C'est évidemment une aide financière mais je constate que le soutien moral qu'il représente est tout autant capital pour ces familles qui souffrent. On a pu entendre que la plupart des associations ont quitté le territoire en Birmanie. Les familles se sentent parfois abandonnées par tous dans les crises. La fidélité du parrainage dans de tels contextes est un témoignage extrêmement fort qui donne un second souffle. Il permet de compter sur un parrain ou une marraine ainsi que sur un responsable local qui fait

ce qu'il peut en toute situation. Il n'a pas forcément toutes les réponses ou les compétences mais il se donne pleinement à sa mission de soulager les familles.

« Si chaque parrain trouvait un autre parrain, deux fois plus d'enfants seraient soutenus »

René Péchard

Aidez-nous à trouver des parrains pour 600 familles et 200 foyers !

Comment aider alors ?

En parrainant et en nous aidant à trouver des parrains pour soutenir et encourager les 600 familles et les 200 foyers qui comptent sur nous et sur vous ! « Si chaque parrain trouvait un autre parrain, deux fois plus d'enfants qu'aujourd'hui pourraient être soutenus », disait souvent René Péchard. Il faut parrainer et, si vous parrainez déjà, il faut en parler à votre entourage, écrire et entretenir cette richesse de la correspondance. Elle a parfois du mal à être dans l'échange, parce qu'en face, les filleuls ne savent pas toujours quoi dire, mais soyez sûrs qu'elle fait un bien fou. ■

DÉLÉGATION DE HAUTE-GARONNE

Antoine Bertoldo : l'esprit d'équipe

Porté par son amour de la vie, du partage et de l'entraide, Antoine Bertoldo et son équipe de bénévoles s'engagent depuis 7 ans avec *Enfants du Mékong* et organisent au sein de la délégation de Haute-Garonne un événement pas comme les autres.



© DR

« **J'**ai toujours été serviteur ». À 80 ans, Antoine Bertoldo se voit comme les porteurs d'eau du Tour de France. Un homme qui sait ce qu'il veut et qui est capable de soutenir les autres pour qu'ils donnent le meilleur d'eux-mêmes jusqu'à la ligne d'arrivée. Sans ces métaphores sportives, on peut difficilement comprendre l'homme qui est en face de nous. Un homme qui en réalité mène toute une équipe parce qu'Antoine insiste : « Seul on ne peut rien faire ! »

Seul Antoine ne l'a jamais été. Avec son épouse Denise, ils ont vécu une vie riche de projets et d'engagements, sportifs mais pas seulement ! C'est ensemble qu'ils parrainent en 1992 une jeune fille au Vietnam avec *Enfants du Mékong*; ensemble encore qu'ils lui rendent visite en 1998. Et ensemble toujours à Toulouse où ils résident, une fois la retraite venue, qu'ils font régulièrement le tour de la Cité de l'Espace en marchant. Alors en 2016, quand la

vie de Denise s'éteint subitement Antoine refait inlassablement ce parcours de nombreuses fois par semaine pour trouver un nouvel élan. Une pensée le traverse : « Fais quelque chose pour elle et elle t'aidera à le réaliser ! »

Antoine, fidèle à son esprit d'équipe, appelle quelques amis prêts à le suivre et ensemble ils montent la toute première édition de la course « *Je cours ou je marche pour Enfants du Mékong* ». Merveilleux hommage, merveilleux projet : une course à portée de tous, de 7 à 77 ans, particuliers, entreprises, sportifs, promeneurs, sans souci de classement ou de compétition mais pour la joie, la bonne humeur et l'envie de faire rayonner une belle cause en présence d'anciennes figures du sport : Pierre Villepreux, ancien rugbyman international, en est le parrain, accompagné de Fabien Pelous (rugbyman) et de Jean-Claude Dauriac (athlétisme). Une réussite : 320 personnes la 1^{ère} année, 450 la deuxième...

Les fruits de ce projet sont immenses. Impossibles de tous les citer mais Antoine est moins seul que jamais, entouré d'un formidable groupe organisateur de 12 personnes et un total de 30 bénévoles présents le jour de l'événement. « *Rendez-vous compte de tout le monde qu'il faut pour organiser cela et tous répondent présents !* », s'amuse dans un sourire Antoine Bertoldo, confiant dans cette jeunesse sportive qui se mobilise : « *Ces jeunes qui participent avant même leurs 12 ans, dans quelques années, il restera forcément quelque chose de cette générosité. Ils feront des choses fabuleuses.* »

Autres fruits, les parrainages et l'argent récolté pour l'association, 12 000 euros l'an dernier, que le groupe a choisi de reverser pour des projets à destination des jeunes filles. Une conviction héritée de sa femme, dit Antoine citant le poète : « *Elle est l'avenir de l'homme !* » et ajoutant aussitôt : « *Elles sont plus fortes et plus battantes que nous et pourtant nous les délaissons trop.* » Denise avait pour habitude de dire : « *Si les femmes ont les moyens de se développer, c'est tout le pays qui se développera avec elles !* » Alors Antoine, conscient qu'on ne va nulle part tout seul, répète inlassablement que tout cela n'a été possible que grâce à la force du groupe : « *Un formidable groupe je dois dire !* » ■

Bangkok, l'éveil de nos sens

Les voies aériennes du métro se croisent au-dessus de nos têtes. Les étages des centres commerciaux surplombent la ville tandis que les baies vitrées reflètent, mystiques, des statues de divinités. Ville à nulle autre pareille : Linda Nguon de **Banh Mi** podcast nous invite à découvrir Bangkok.

Bangkok, capitale de la Thaïlande, a souvent fait parler d'elle. Tumultueuse, frénétique, sans limites, c'est ce que les rumeurs disent d'elle. J'y ai habité trois ans, et découvert de multiples facettes cachées derrière ses immenses avenues.

Bangkok impressionne et intimide : la profusion des néons qui s'étagent, l'humidité et les gaz d'échappement qui se mêlent aux odeurs de barbecues des vendeurs ambulants et aux parfums des fleurs destinées aux offrandes. On commande aux marchands souriants des brochettes de viande qui brasillent sur les grilles des barbecues, des gambas ou des poissons à la croûte de sel, fourrés de bâtons de citronnelle, un pad thai qui rissole dans un wok géant...

Arriver dans certaines rues de Bangkok, c'est comme découvrir une oasis. Et la clameur des rues à l'extérieur rend la sérénité de ces endroits d'autant plus agréable. Je me perds dans le parc de Lumpini. J'observe les retraités qui suivent méticuleusement une chorégraphie de tai-chi, une maman et son enfant qui naviguent en pédalo sur le lac, et les impressionnants varans de 3 mètres de long qui,

s'échappant des haies, font une halte sur les allées des coureurs.

Dans le quartier des klongs, ces affluents de la Chao Praya domestiqués en canaux, j'aime me laisser porter par les barques à moteur. Ces balades aquatiques me donnent la sensation de m'évader : un air

de campagne, des maisons et ateliers d'artistes, des potagers et des locaux à bicyclette longeant le cours d'eau. Les lueurs dorées de Wat Saket au coucher du soleil déposent leurs reflets sur ma peau. Le temple de la montagne d'or regorge d'une végétation luxuriante, la fumée de l'encens et les prières des moines me conduisent vers le stupa doré qui domine la ville et offre une vue imprenable sur la capitale, les innombrables temples qui se perdent au milieu des tours de verre, le grand palais, les bidonvilles, et les maisons sur pilotis qui bordent sa rivière. Il y a des lieux comme cela qui marquent nos esprits et nos cœurs : celle qu'on appelle Krungtep, « la cité des anges » ne laisse personne indifférent. ■



© Linda Nguon



SUIVEZ LE GUIDE

« Pour voyager dans le poumon d'une des plus grandes villes d'Asie, *Bangkok, l'éveil de nos sens*, est une création sonore de neuf minutes dans laquelle Benjamin Pham et moi-même, vous invitons

à découvrir la vibration de cette ville. Entre la densité chaotique et ses oasis de douceur, je vous emmène en plein cœur d'une des plus grandes capitales d'Asie du Sud-Est. »

Banh Mi Media est sur Instagram, Facebook, Tiktok, Youtube et **Banh Mi podcast** sur les plateformes de podcast Spotify, Apple podcast et Deezer.

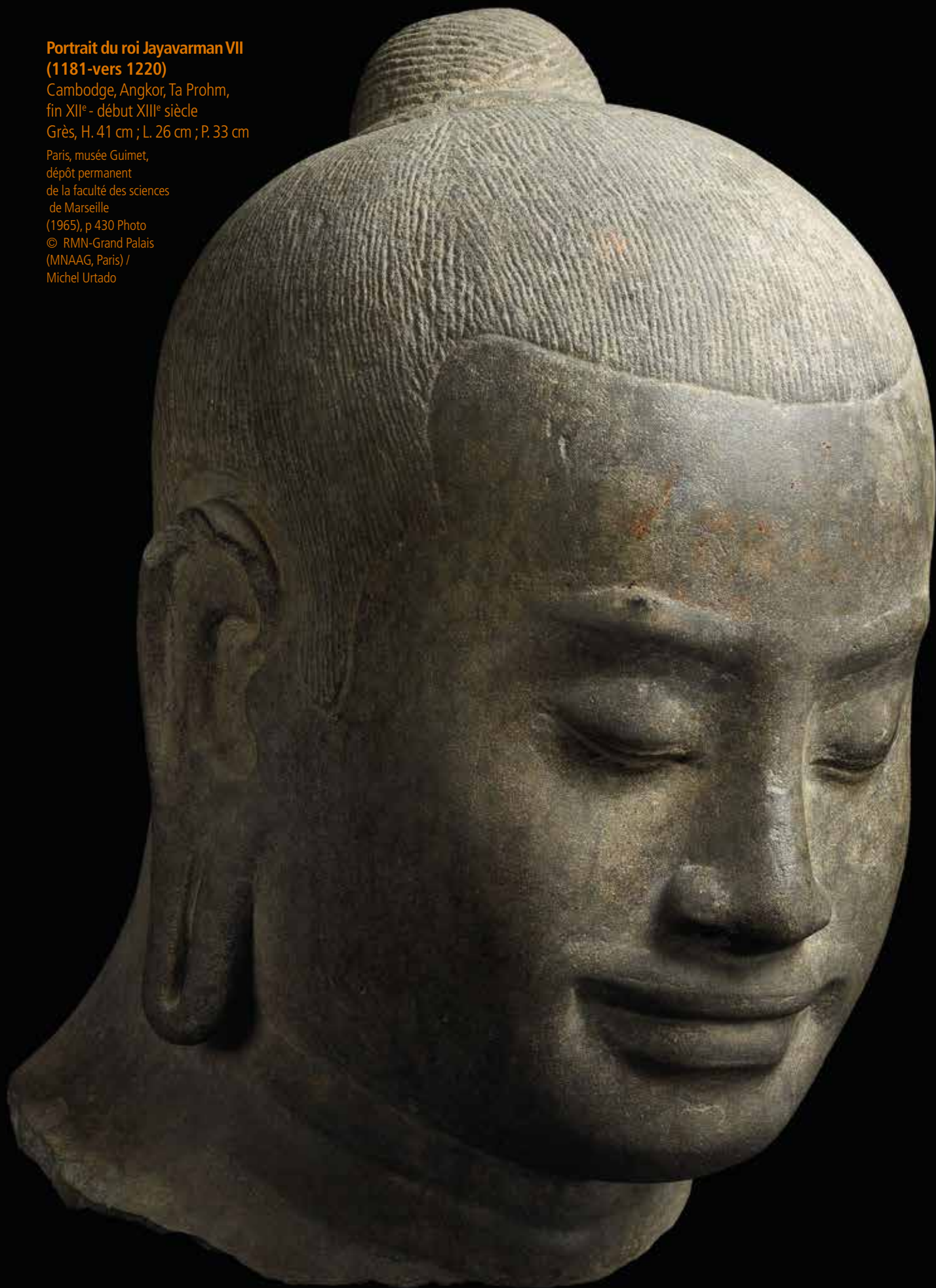


**Portrait du roi Jayavarman VII
(1181-vers 1220)**

Cambodge, Angkor, Ta Prohm,
fin XII^e - début XIII^e siècle
Grès, H. 41 cm ; L. 26 cm ; P. 33 cm

Paris, musée Guimet,
dépôt permanent
de la faculté des sciences
de Marseille

(1965), p 430 Photo
© RMN-Grand Palais
(MNAAG, Paris) /
Michel Urtado





Les hôpitaux d'Angkor Quand le roi soignait son peuple

Le Musée national des Arts asiatiques Guimet inaugure une exposition sur les médecines d'Asie où des vestiges de l'époque Angkorienne révèlent l'incroyable modernité du dispositif médical de l'empire khmer sous le règne de Jayavarman VII. Enquête dans les dédales de l'histoire et la mémoire des pierres en compagnie de **Thierry Zéphir**, commissaire de l'exposition. **TEXTE : ANTOINE BESSON**

Des piles de livres et de documents s'accumulent sur la table de Thierry Zéphir qui, affable, nous invite à prendre place dans son bureau. C'est ici, dans les étages supérieurs du Musée des Arts asiatiques Guimet à Paris, qu'il mène ses études historiques. Quelques niveaux plus bas, dans la salle khmère de l'exposition permanente, des vestiges des cités d'Angkor s'offrent à la vue de tous, dont un moulage imposant de l'une des tours à visages du célèbre temple du Bayon. La pièce archéologique emblématique qui accueille tous les visiteurs qui pénètrent au musée a été rapportée par Louis Delaporte d'un temple bouddhique érigé par le roi Jayavarman VII à la fin du XII^e et au début du XIII^e siècle à Angkor au Cambodge.

C'est justement de Jayavarman VII, ce grand roi khmer, que nous sommes venus nous entretenir avec Thierry Zéphir. On doit à cet ingénieur de recherche du Musée Guimet, ainsi qu'à Aurélie Samuel et Alban François, l'exposition temporaire dédiée aux Médecines d'Asie qui s'y tiendra jusqu'au 18 septembre 2023. « *L'exposition présente trois sphères culturelles de l'Asie qui ont chacune développé leur propre tradition médicale que nous souhaitions présenter au grand*

public à travers le prisme de l'art : le monde indien, l'Extrême-Orient et le monde himalayen. L'Asie du Sud-Est n'est malheureusement que très peu représentée ici », semble s'excuser le commissaire de l'exposition.

UN ROI VISIONNAIRE

Pourtant c'est un fait : deux statues typiques de l'époque Angkorienne trônent à la sortie de la première galerie. Il y a d'abord une tête magnifiquement conservée du roi Jayavarman VII et une statue dont on présume qu'elle représenterait la reine Jayarajadevi, son épouse. Il n'en fallait pas plus pour aiguïser notre curiosité. « *Ces deux statues sont de véritables chefs-d'œuvre de l'art khmer* », commente Thierry Zéphir. Mais alors pourquoi le Cambodge de l'époque Angkorienne occupe-t-il une telle place dans une exposition dédiée aux médecines d'Asie ?

La réponse, c'est une mystérieuse stèle rédigée en sanskrit et exposée dans les salles permanentes du musée qui nous met sur sa piste. Il y est question de l'érection d'un *linga*, d'un temple de Shiva Vijayeshvara et de Simhadatta, gouverneur du roi et médecin. L'affaire est obscure et



Stèle inscrite en Sanskrit

©Sedicimus doluptatis andebit aperum estiist, sitat mincturerum suntur, vendant et omnis doluptae odit rerum quaspiendion

nous nous en référons au spécialiste. « Dès le début du XX^e siècle, avec la découverte d'un certain nombre de stèles inscrites associées à de modestes vestiges architecturaux, la preuve a été établie qu'il existait de véritables hôpitaux (arogyashala en sanskrit, littéralement « salle de non maladie ») dans une série de monuments, identiques dans leur organisation spatiale et couvrant l'ensemble du territoire en un réseau d'implantation raisonné. » On retrouve à l'époque ces hôpitaux aux abords des grandes cités ou le long des principales voies de communication et, si certains préexistaient, c'est à l'époque du roi Jayavarman VII qu'ils se sont généralisés sur tout le territoire de l'empire khmer, du nord-ouest de la Thaïlande et du Laos à certaines provinces du sud du Vietnam, et qu'ils se sont ouverts à l'ensemble des sujets du royaume. Les archéologues ont retrouvé à ce jour la preuve de la construction de 108 de ces hôpitaux sous le règne de

« Le principe directeur de ces pratiques est l'équilibre de tous les éléments constitutifs de l'être. »

Jayavarman VII. Seuls vestiges architecturaux de ces complexes médicaux construits la plupart du temps en bois, de petites tours-sanctuaires angkoriennes faisant office de chapelles peuvent être observées. Il faut garder à l'esprit que nous parlons ici de traditions de la médecine qui sont fondamentalement associées au spirituel et au sacré. « Une bonne médecine s'exerce sous la protection de déités : c'était le cas en Asie, mais également dans le monde occidental ou musulman de l'époque », explique Thierry Zéphir.

INFLUENCE INDIENNE ET AYURVÉDA

Les bâtiments dévolus aux activités médicales, à l'hébergement du personnel, au séjour des malades ou au stockage des matières médicinales et des instruments, ont totalement disparu. De nombreuses fouilles sont cependant menées sur les sites des hôpitaux et l'archéologie sera sans doute en mesure dans quelques années de nous en dire davantage sur ce réseau de centres de soins, exceptionnel et inédit en Asie. « Cela renvoie une image du Cambodge Angkorien positive et flatteuse pour les Khmers car il n'y a pas beaucoup d'endroits dans le monde où un tel réseau d'institutions médicales et de soins a été créé », tient à souligner Thierry Zéphir.



Thierry Zéphir,
commissaire de l'exposition « Médecines d'Asie, l'art de l'équilibre »,
nous reçoit au Musée Guimet.



Mannequin d'acupuncture
Chine, dynastie Qing, XVIII^e siècle
© RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / Thierry Ollivier

Sait-on cependant quelle médecine était pratiquée dans les hôpitaux du Cambodge à l'époque de Jayavarman VII ? Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, ce n'est pas la tradition chinoise qui y prévaut mais la tradition ayurvédique venue d'Inde. Là encore, ce sont les stèles retrouvées sur le site d'Angkor qui nous donnent de précieuses informations. « *Leurs inscriptions révèlent non seulement l'existence des hôpitaux mais elles détaillent souvent aussi les moyens de subsistance alloués à ces hôpitaux ainsi que les remèdes qui y sont fabriqués. On y apprend notamment que les textes fondateurs de la médecine Cambodgienne de l'époque sont les textes de l'Ayurveda* » explique Thierry Zéphir. Rien de surprenant lorsqu'on sait que les princes d'Angkor sont de tradition védiste (l'ancêtre du brahmanisme et de l'hindouisme) et font partie de la sphère dite indianisée. On retrouve d'ailleurs dans les bas-reliefs d'Angkor de nombreuses allusions à la mythologie et aux déités indiennes.

Mais qu'est-ce que la tradition ayurvédique ? Comme toutes les traditions médicales d'Asie, l'Ayurveda se fonde principalement sur la pharmacopée. Tout y est traité avec des plantes ou des associations de plantes. Cette tradition se distingue de celle d'Extrême-Orient qui recourt souvent à l'acupuncture et la moxibustion quand l'Ayurveda privilégie les massages. Ces derniers sont essentiels à la médecine ayurvédique telle qu'elle

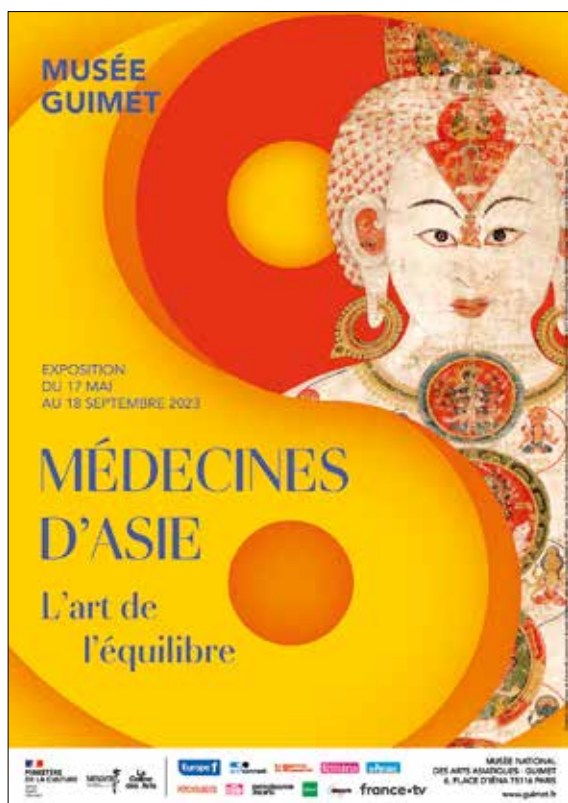


La reine Jayarajadevi
Cambodge, Angkor, Preah Khan, envoi de l'École française d'Extrême-Orient (1931) © RMN-Grand Palais (MNAAG, Paris) / Michel Urtado

est pratiquée à l'époque. « *Ils consistent à fluidifier par des manipulations du corps tout ce qui parcourt et constitue l'être physique des individus et ses énergies* », nous renseigne Thierry Zéphir. L'Ayurveda est donc une médecine très globale qui prend en compte une pathologie, la soigne avec des plantes et qui a aussi pour finalité d'entretenir le corps et l'esprit. « *Comme dans toutes les médecines d'Asie, le principe directeur de ces pratiques est l'équilibre de tous les éléments constitutifs de l'être* », résume notre guide dans cette excursion archéologique. On pourrait d'ailleurs imaginer que ces massages médicaux sont les lointains ancêtres des traditions contemporaines de massages si réputés aujourd'hui en Thaïlande ou au Cambodge. Des pratiques qui ne visent pas le bien-être ou à délasser le corps mais plutôt des massages vigoureux et tonifiants.

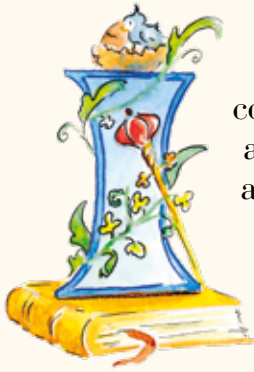
UN CONTEXTE TRÈS SPIRITUEL

Nés en Inde, les textes les plus anciens de l'Ayurveda sont du II^e siècle mais la tradition est encore plus ancienne. Les bouddhistes, à la suite des adeptes du brahmanisme, se sont fondés sur cette même tradition médicale. À l'époque de Jayavarman VII, les médecins sont souvent des moines. « *Il faut en effet être un lettré pour être médecin, étant entendu que la médecine se transmet et s'apprend par les manuscrits. Manuscrits qui, dans certaines pratiques, étaient même appris par cœur par les apprentis médecins* », explique Thierry Zéphir. Mais il existe une autre raison qui unit la figure du moine à celle du médecin. Une raison plus spirituelle : « *Il y a un côté caritatif inhérent à la médecine, souligne Thierry Zéphir. Soulager un être, c'est un bon point pour son karma.* » C'est d'ailleurs peut-être la raison du développement incroyable sous le règne de Jayavarman VII des hôpitaux sur l'ensemble du territoire et d'une médecine d'État. Le souverain et sa femme, Jayarajadevi, étaient réputés très croyants, zélés du bouddhisme mahayana qui se développe alors sur l'ensemble du territoire. Premier document dans son genre à avoir été révélé par l'archéologie, la stèle de Say Fong (Laos) est l'archétype des inscriptions sur lesquelles se fondent les historiens pour étudier les hôpitaux. On peut y lire dans la strophe XIII que le souverain souffre « *des maladies de ses sujets plus que des siennes : car c'est la douleur publique qui fait la douleur des rois, et non leur propre douleur* ». ■



MÉDECINES D'ASIE,
L'art de l'équilibre
Jusqu'au
18 septembre 2023
MUSÉE GUIMET

Le roi, le bibliothécaire et le petit mendiant



Il était une fois un roi bon et riche. Ce roi possédait tout ce qu'un cœur droit pouvait désirer, pourtant il était souvent triste car aucun cri d'enfant ne résonnait dans les couloirs du palais et cette absence donnait un goût de cendre à tout le reste.

Un jour, il appela ses trois conseillers les plus avisés. Il y avait le ministre des affaires économiques qui ne se déplaçait jamais sans son boulier. Le suivant de près, le généralissime des armées royales pressait le pas pour le dépasser et arriver le premier auprès du roi. Enfin, entra dans la pièce le bibliothécaire du roi, un homme fin, lettré, à la présence rêveuse.

Le roi leur exposa une requête inhabituelle : « Mes chers amis, je me fais vieux et mes jours sont comptés. Vous avez été de fidèles serviteurs en toutes choses et souvent de précieux compagnons. Allez sur les routes du pays et cherchez qui pourrait me succéder à la tête du royaume. À vos trois candidats, je poserai une question décisive pour juger leur âme. Celui qui répondra selon mon cœur, je l'adopterai et en ferai mon héritier ».

Son discours achevé les serviteurs se retirèrent.

Le ministre des affaires économiques convoqua aussitôt ses comptables. Suivant sa logique mathématique, il se dit que le meilleur candidat devait être un homme qui occuperait déjà des fonctions de commandement et, dès lors, il répertoria tous les mandarins du royaume. Il dressa des tableaux comparatifs notant soigneusement les mérites et les hauts faits de chacun. Appliquant une règle statistique, il présenta au roi, à l'issue de ce laborieux travail, un jeune homme que la ruse avait hissé au plus haut degré de l'administration. Le roi alors lui posa sa question : « Quelle est la plus grande richesse de mon royaume selon toi ? »

Le jeune homme rusé rentra en lui-même et se dit : « Sans doute le roi attend une réponse qui flattera son ego. Peut-être importe la vérité, l'important est toujours de faire en sorte que celui qui est au-dessus de vous soit grandi car ses faveurs finissent toujours par retomber sur vous ! »



Il répondit alors : « La richesse d'un royaume se mesure à la grandeur de celui qui le gouverne et vous, majesté, êtes le plus grand des souverains et vous faites donc de notre royaume le plus prestigieux ! »

Déçu, le roi dit au jeune homme rusé : « Tu devrais savoir, toi qui diriges, que celui qui est au-dessus de tous les autres n'est pas plus grand par sa fonction mais qu'il doit au contraire savoir se mettre au service des plus petits pour être bon et juste. Retourne d'où tu viens car tu ne seras pas mon héritier ! »

Le ministre de la guerre rentra chez lui et convoqua son fils aîné, réputé pour être un illustre guerrier. Il lui dit : « Dans tout le royaume, je le sais, il n'y a pas homme plus valeureux et fort que toi. Dès demain, je te présenterai au roi pour qu'il fasse de toi son héritier. Tu nous rendras fiers et riches ».

Le lendemain, tous deux se présentèrent devant le roi qui demanda au jeune guerrier : « Quelle est la plus grande richesse de mon royaume selon toi ? »

Sans réfléchir, le fils du ministre répondit : « C'est la force de son armée qui permet à un royaume de s'emparer des biens de l'ennemi et de défendre ses trésors. C'est donc sa plus grande richesse ».

Le roi répondit : « Tu as raison de valoriser la force car elle est parfois nécessaire. Mais elle est aussi redoutable quand elle est mise au service de mauvais desseins. En aucun cas elle ne fera seule la grandeur et la richesse d'un royaume. Retourne d'où tu viens car tu ne seras pas mon héritier ».

Seul le bibliothécaire qui gardait la plus belle collection de livres de tous les temps, n'avait pas encore proposé de candidat. C'était dans ces histoires que le roi avait puisé sa sagesse. Tous les soirs, l'homme conseillait un ouvrage au roi qui, tous les matins, le rapportait avec des idées nouvelles et un cœur généreux et reconnaissant. La seule idée de devoir laisser cette merveilleuse bibliothèque pour aller chercher un héritier au roi plongeait le bibliothécaire dans une insupportable tristesse. Sachant que la nuit était le royaume des esprits et des génies, il s'endormit, confiant au lendemain ses soucis.

Dans ses rêves peuplés de grimoires, une très belle jeune femme vêtue d'une robe de papier lui apparut. S'adressant au bibliothécaire, elle dit : « Je suis l'esprit de ta bibliothèque. Va et n'aie crainte car où que tu ailles, je protégerai nos précieux amis les livres. Et pour que ton voyage soit couronné de succès, je te fais don d'un livre magique. Trouve celui qui sera capable de le déchiffrer car ce sera un homme selon le cœur du roi ! »

Au réveil, le bibliothécaire trouva près de son lit un petit livre à la couverture fine et dorée qui reprenait les motifs de la robe de la jeune femme qu'il avait vue en songe. Aussitôt, il prit quelques provisions et partit.

Il voyagea sur les hautes montagnes dans les deltas des grands fleuves, au bord des mers et dans les plaines fertiles. Il visita toutes les villes et tous les villages à la recherche d'un homme digne de la sagesse d'un roi et capable de déchiffrer le livre magique. Très vite, il se rendit compte que la plupart des adultes ne savaient pas lire. Il décida de se concentrer sur les enfants. Durant de longues années, il parcourut toutes les écoles du royaume mais aucun élève ne parvenait à déchiffrer le mystérieux livre et le



roi s'impatientait. Arrivé à l'extrémité du royaume, le lettré entra dans un village d'une ethnie étrangère. « Sûrement je ne trouverai ici que des barbares, se dit-il. Les coutumes de ces gens sont si différentes des nôtres, leur façon de s'habiller, leurs croyances, même leur langue sont différentes. Demain je m'en retournerai voir le roi et lui dirai que je n'ai pas trouvé l'héritier de son royaume ».

Le soir il dormit à l'auberge et le lendemain préparant ses affaires, il s'aperçut que son livre magique avait disparu. Il le chercha partout et c'est à la fin de la journée qu'un enfant vint le trouver. C'était un petit mendiant qui vivait là. Il tendit son livre au bibliothécaire en lui disant :

– C'est une jolie histoire que tu as là. En aurais-tu d'autres ?

– Tu as réussi à lire ce livre ? s'étonna le lettré

– Bien sûr, c'est le professeur qui m'a appris, il y a quelques années, quand il m'a recueilli chez lui. J'aime les livres même si je n'ai pas beaucoup de temps à y consacrer...

– Voudrais-tu m'accompagner, répondit alors le bibliothécaire, et je te ferai découvrir un endroit où il y a plus de livres que nulle part ailleurs.

L'enfant et le lettré prirent la route en devisant. La soif d'apprendre de l'enfant était infinie, autant que la science de l'homme de lettres. Arrivé au palais, le mendiant fut présenté au roi qui lui posa sa question rituelle : « Quelle est la plus grande richesse de mon royaume ? Répond et tout cela sera à toi ! »

L'enfant hésita, tenté de répondre que la plus grande richesse du royaume était le savoir contenu dans les livres de son mentor. Pourtant, se souvenant du bon professeur qui l'avait recueilli et lui avait appris à lire, de ses échanges durant le voyage avec le bibliothécaire, l'enfant comprit que le savoir n'est rien sans

les hommes qui ont la générosité de le transmettre. Il répondit timidement : « La valeur du royaume se mesure à ses sujets et à leur bonté, leur vaillance ou leur intelligence. Il n'est de richesse que d'homme ! »

Un long silence suivit cette déclaration avant que le roi ne descende de son trône, vienne auprès de l'enfant et lui murmure : « Ce qu'une vie de dur labeur t'a appris instinctivement, il m'a fallu beaucoup de temps et de sagesse pour le découvrir. Suis-moi jeune homme, car aujourd'hui ta sagesse de mendiant a fait de toi un prince aux yeux de tous ».

Et c'est ainsi qu'un livre fit d'un roi un père heureux et d'un petit mendiant un roi aimable.



LEGS • DONATIONS • ASSURANCES-VIE

Et si vous offriez une
éducation en héritage ?

Transmettez
pour une promesse
de vie meilleure !

VOTRE INTERLOCUTRICE
PRIVILÉGIÉE :



Marie Herbinet
Chargée des legs et donations
mherbinet@enfantsdumekong.com
Tél : 01 47 91 75 28
Renseignements en toute confidentialité



DEMANDE D'INFORMATION EN TOUTE CONFIDENTIALITÉ

Coupon à renvoyer à : **Marie Herbinet - Enfants du Mékong**
5 rue de la Comète - 92600 Asnières-sur-Seine

Nom : Prénom :
Adresse :
Code postal : Ville :
Tél : E-mail :

« Enfants du Mékong, association Loi 1901, est habilitée à recevoir les legs, donations et assurances-vie en exonération totale des droits de succession. Les noms, prénoms, et adresses des personnes ayant sollicité une information sur les legs et donations sont gérés de façon strictement confidentielle par notre association. Conformément à la loi Informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous possédez un droit d'accès et de rétractation aux données vous concernant. »